

Mots et Merveilles

Les pouvoirs de la parole

UPA Campus Hannah Arendt
19 et 26 novembre 2019 de 18h30 à 20h30

Joëlle Molina

Avec la participation de Madira Sardancourt, Jean Robert Alcaras, François Riether,
Laïla Commin Allié, Jacopo Pasquali.

Vidéo Youtube

Raymond Devos QUI TUER Olympia 1999 (cliquer sur le lien suivant°
<https://youtu.be/Pcv4XpQJeyY>

Première partie :

Au commencement la parole.

Le 19 novembre 2019

J'ai choisi de traiter ce sujet avec vous parce que la parole est au cœur de la psychanalyse.

Mais bien sûr les pouvoirs de la parole ne concernent pas que la psychanalyse. Et la psychanalyse doit se nourrir et s'enrichir d'autres approches. Ce que je vais essayer de faire ici avec vous.

Le sujet est immense, nous ne pourrons pas en faire le tour. Nous allons, dans les quatre heures qui m'ont été généreusement accordées, y faire un petit tour, j'ai choisi que nous le fassions en bonne compagnie.

Les pouvoirs de la parole touchent à des domaines si divers que j'ai demandé à plusieurs intervenants de l'UPA d'éclairer ma question par la diversité de leurs approches.

Notre association permet cet échange et la confrontation de points de vue divers.

C'est bien agréable. Et vous excuserez la construction du labyrinthe que je vais organiser pour vous. Nous nous y perdrons un peu, mais, je l'espère, pas complètement.

J'ai essayé de mettre un peu d'ordre dans ce foisonnement, mais je n'en ai pas trop mis. Je vais plutôt tenter d'ouvrir des portes et des espaces de communication, d'aérer la pensée.

19 novembre 2019

Au commencement : les pouvoirs de la parole

Avec Madira Sardancourt et Jean Robert Alcaras

Voici tout de même le plan que je vais suivre...

Aujourd'hui, il s'agira des pouvoirs de la parole au « **Commencement du monde et de nous-mêmes.** »

Je serai accompagnée par Madira Sardancourt familière de la culture indienne et sanskritiste et par Jean Robert Alcaras, grand lecteur d'Hannah Arendt.

La semaine prochaine : le mardi 26 novembre il s'agira des pouvoirs de la parole dans nos « **Relations à nous-mêmes et aux autres** »

26 novembre 2019

Les pouvoirs de la parole, nous et les autres

avec Madira Sardancourt, François Riether, Laila
Commin-Allié, Jacopo Pasquali

Je serai accompagnée de nouveau par Madira et puis par Laila Commin Allié et Jacopo Pasquali qui nous parleront de la déesse Peitho et des liens entre séduction et rhétorique, par François Riether linguiste qui nous parlera de l'acte de parole et de la parole comme acte à travers l'idée de la « parole performative » John Austin, philosophe du langage (auteur de *Quand dire, c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970)

La question des pouvoirs de la parole dans la psychanalyse sera notre « fil d'Ariane » et je tenterai d'établir un échange entre nos différentes approches et puis avec vous.

Et fait la question qui me préoccupe vraiment est la suivante :
la « crise de la psychanalyse » qui succède à l'immense engouement qui a occupé toute la deuxième moitié du XXe siècle serait-elle le signe d'une *crise des pouvoirs de la parole* dans nos sociétés ?

C'est une question que je pose un peu à la cantonade et qui m'est venue en faisant ce travail.

Je vais commencer par le plus simple pour moi : que dire de la parole dans la pratique psychanalytique ?

Parole et psychanalyse.

La psychanalyse n'a qu'un seul medium, qu'un seul outil, un seul moyen d'action la parole. Rien d'autre.

En fait, la psychanalyse est le moyen le plus écologique qui soit en fait de thérapie, empreinte carbone nulle, pollution chimique nulle. De quoi faire naître quelques soupçons.

Pour le psychanalyste, la parole a ou au moins peut avoir un pouvoir thérapeutique. Sans l'idée d'un pouvoir de la parole, pas de psychanalyse possible.

Il ne s'agit pas de la parole écrite, mais bien de la parole parlée, celle qui est mêlée de rires et de larmes, d'émotion et d'indifférence apparente ou réelle. Il s'agit de la parole vivante, celle qui est ancrée dans le corps.

Mais aussi celle qu'on livre à un autre, le psychanalyste, en tentant d'éviter toute autocensure.

Vous comprenez qu'il y faut une certaine dose de confiance et la certitude du secret bien gardé.

Donc, il s'agit de parler en suivant la méthode des associations libres. Dire tout ce qui passe par l'esprit sans trier ni juger ce qu'il convient de dire ou de ne pas dire...

On ne fait pas ça d'emblée.

Les premières séances de psychanalyse sont d'ailleurs très intéressantes de ce point de vue :
Ceux qui arrivent à la psychanalyse à reculons disent le plus souvent deux choses :

- Je n'ai rien à dire

Ou

- je ne vois pas comment parler pourrait avoir un effet sur cette choses si concrète et si réelle dont je souffre

Et puis il y a les autres qui croient peut-être déjà que parler peut servir à quelque chose. Certains croient que c'est l'analyste qui va leur expliquer et leur dire ce qui les fait souffrir. Ils croient d'ailleurs plus au pouvoir de deviner de l'analyste qu'au pouvoir de la parole, de leur propre parole en fait.

Et puis quelques-uns pensent d'emblée que parler à quelqu'un qui les écoute enfin va les aider, et ils parlent volontiers et facilement. Et tout ressemble d'abord à une sorte de confession ou de conversation telle qu'on pourrait l'avoir avec des amis de confiance, et d'ailleurs il arrive qu'ils disent, je le sais, j'en parle déjà avec mes amis. « sous-entendu, je ne vois pas ce qui se passe ici de plus. »

Mais enfin, tous savent que la parole est au cœur du travail psychanalytique. C'est une évidence. Mais c'est d'emblée ce qui est mis en doute.

Mais enfin, on peut comprendre les réticences des patients qui s'adressent à un psychanalyste, nos réticences quand nous nous adressons pour la première fois à un psychanalyste, (je ne m'exclus pas du propos) car c'est proprement extraordinaire que notre parole puisse avoir des effets, un pouvoir et d'abord sur nous-mêmes.

Que la parole des autres ait un pouvoir sur nous, nous le savons tous d'expérience.

Nous savons les insultes et leurs blessures. Judith Butler qui a étudié très précisément ce phénomène parle à ce sujet de vulnérabilité linguistique. Judith Butler est l'auteur de deux très beaux livres *Trouble dans le genre* et *Le pouvoir des mots*. C'est dans le pouvoir des mots qu'elle parle de l'effet des injures et des insultes. Elle propose une explication très intéressante des causes de ce qu'elle appelle « la vulnérabilité linguistique ». Cela intéresse les psychanalystes, car la blessure avec des mots fait partie des blessures qui peuvent laisser des traces à très long terme. Nous en parlerons plus en détail la semaine prochaine.

Toujours est-il que nous avons une connaissance des blessures de parole, c'est une expérience qui nous est familière.

Nous avons aussi l'expérience de la consolation, la réassurance, la louange, la flatterie, voire la suggestion.

Un effet des paroles des autres sur nous-mêmes est une chose que nous pouvons admettre facilement, mais guérir par la parole et guérir par sa propre parole ; ça paraît un peu fort ?

L'idée que notre propre parole aurait le pouvoir de nous guérir de nos maux ? Comment cela peut-il fonctionner ? Comment est-ce même possible ?

Vous l'admettez : c'est toute la question de la psychanalyse.

Pour la science du XIXe siècle, et donc dans nos sociétés, le pouvoir de la parole, du mot ou du verbe est pensé du côté du magique, de la superstition ou de la croyance religieuse.

Il est aisé de constater que la science lutte pour que, dans un même mouvement, la croyance en la magie et en la sorcellerie disparaisse de son champ en même temps que les dieux.

La psychanalyse ne serait-elle alors qu'une survivance des pratiques magiques, une sorte de charlatanerie ou de diablerie désuète ?

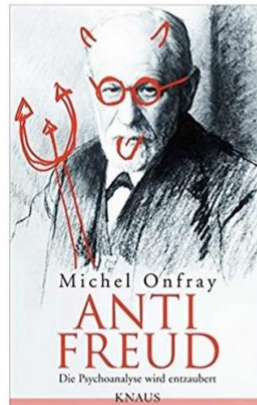
Cette question, nous allons le voir, a été posée par Freud lui-même dès l'origine. Elle est plus que jamais d'actualité.

Car la psychanalyse subit aujourd'hui de multiples attaques. L'idée que Freud soit le plus grand charlatan du XXe siècle et tous ceux qui l'ont suivi de pauvres crétins abusés est une idée développée par Michel Onfray dans son livre *Le crépuscule d'une idole*. J'ai été amusée de voir la couverture de la traduction allemande du *Crépuscule d'une idole* faisant de Freud une caricature du diable. On se demande si l'éditeur ne s'est pas un peu moqué de Michel Onfray présentant sur la couverture une sorte de parodie de sa pensée..

Traduction allemande du Crépuscule d'une idole : l'affabulation freudienne



Michel Onfray



5

Donc je vais vous montrer que la question des pouvoirs de la parole en médecine a été posée par Freud dès le début de ses recherches. Je vous lis un passage d'un texte des débuts alors que Freud n'a pas encore commencé à théoriser ni à proposer la technique psychanalytique. Le mot psychanalyse n'existe pas. Nous sommes autour de 1890 ou 1895, la datation du texte est douteuse, et a fait l'objet de travaux de recherche. Freud travaille encore en utilisant l'hypnose.

Traitement psychique. Freud 1895 env

- Les mots sont bien l'outil essentiel du traitement psychique. Le profane trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la "simple" parole du médecin. Il pensera qu'on lui demande de croire en la magie. En quoi, il n'aura pas tout à fait tort ; les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée. Il sera cependant nécessaire d'emprunter un plus long détour, afin de faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot au moins une partie de sa force magique d'antan.
- texte publié dans un ouvrage collectif de vulgarisation : La santé, comment la préserver, ses troubles, comment la recouvrer.

6

Cette idée de la « magie des mots » sera reprise par Freud en 1926 dans un texte de circonstance : « La question de l'analyse profane ». Ce texte a été écrit pour soutenir le Th. Reik, psychanalyste non médecin, qui a été accusé de charlatanisme par les autorités viennoises.

La croyance dans la magie des mots est examinée et critiquée par Freud. C'est justement ce que peut croire un observateur naïf et qu'il s'agit justement de comprendre : comment ce qui

semble être magique ne l'est pas du tout, c'est-à-dire peut avoir une explication rationnelle et est soumis à des lois qui gouvernent notre vie psychique.

Voici ce deuxième passage, page 37 et 39 de La question de l'analyse profane dans l'édition bilingue Folio de Gallimard (2003)

Je l'ai choisi parce que ce passage a été commenté par Michel Onfray dans le *Crépuscule d'une idole* et que nous allons pouvoir confronter la pensée de Freud et la manière dont Onfray la tord pour lui donner complètement tort. C'est sa méthode et avec lui, il faudrait toujours tout vérifier chez cet homme à qui je reconnais un talent oratoire qui s'apparente à la magie du verbe.

Je vais profiter au passage pour montrer la mauvaise foi ou la piètre lecture que fait Michel Onfray de Freud. On se souvient qu'il affirme avoir lu tout Freud en six mois pour écrire le *Crépuscule d'une idole*. En fait, Michel Onfray reprend simplement les accusations de charlatanisme contre lequel le texte de Freud s'élevait.

Je rappelle qu'en 2016... Anouk Bartolini et Jacques Roux m'avaient aidé à lire Onfray lisant Freud. Je les en remercie encore.

On peut cliquer sur ce lien

http://upavignon.org/wp-content/uploads/sites/24/2014/04/pdf_Onfray_JM_avec_AB_et_JRdef.pdf

Voici donc ce deuxième texte :

Freud utilise un subterfuge, une sorte de mise en scène, il imagine parler à un interlocuteur impartial qui, plein de bonne volonté, essaie de comprendre ce qu'est la psychanalyse :

« Maintenant, nous allons donc savoir ce que l'analyste entreprend avec le patient à qui le médecin n'a pu être d'aucun secours. »

Voilà, nous dit Freud, il s'agit d'un malade qui a des symptômes, mais la médecine somatique n'y peut rien et même ne comprend pas le problème. Que fait donc l'analyste consulté ?

***Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble.** L'analyste n'utilise aucun instrument, pas même pour l'examen, il ne prescrit pas davantage de médicaments. Pour peu que ce soit possible, il laisse même le malade dans son milieu et sa situation. Ce n'est évidemment pas une condition absolue et même ce n'est pas toujours réalisable. L'analyste réserve pour le patient une certaine heure de la journée, le laisse parler, l'écoute, puis lui parle et le laisse écouter.*

Le visage de notre interlocuteur impartial exprime maintenant un soulagement et une détente indéniables, mais traduit tout aussi nettement un certain dédain. C'est comme s'il pensait : rien que cela ? Des mots, des mots et encore des mots, comme dit le prince Hamlet. Sans doute le discours ironique de Mephisto, qui veut prouver combien il est facile de se payer de mots, lui traverse-t-il également l'esprit – ces vers que nul Allemand n'oubliera jamais.

Il dit aussi : « C'est une sorte de magie, vous soufflez sur les souffrances et elles s'envolent. »

Très juste, ce serait de la magie si cela agissait plus vite.

Le charme a pour condition essentielle la rapidité, on aimerait dire la soudaineté du succès. Mais les traitements analytiques réclament des mois, voire des années, un charme aussi lent perd son caractère de merveilleux. Nous ne voulons d'ailleurs pas mépriser la

*Parole. N'est-ce pas un instrument puissant, le moyen par lequel nous nous révélons les uns aux autres nos sentiments, la voie par laquelle nous prenons de l'influence sur l'autre ? Des paroles peuvent faire un bien indicible et causer de terribles blessures. Assurément, tout au commencement était l'action, la parole vient plus tard ; ce fut sous maints rapports un progrès culturel quand l'action se modéra et se fit parole. **Mais la parole était à l'origine un charme, un acte magique, et elle a conservé encore beaucoup de son ancienne force.***

Il faut bien entendu le préparer à sa cure, et un moyen très simple s'offre pour cela. On l'invite à être absolument sincère avec son analyste, à ne rien lui dissimuler avec intention de ce qui lui passe par l'esprit, ensuite à se mettre au-dessus de toutes les réticences qui cherchent à empêcher la communication de telle pensée ou de tel souvenir. Chacun sait receler en lui-même des choses qu'il ne communiquerait aux autres que très à contrecœur, davantage, dont la communication lui semble impossible. Ce sont ses « intimités ». Il pressent aussi - ce qui est un grand progrès dans la connaissance de soi-même - qu'il est d'autres choses que l'on ne voudrait pas s'avouer à soi-même, que l'on se dissimule volontiers, auxquelles on coupe court et que l'on chasse si elles surgissent pourtant dans la pensée. Peut-être notre observateur remarque-t-il même qu'un très curieux problème psychologique est posé par ce fait qu'une de ses propres pensées doit être gardée secrète par rapport à son propre moi. On croirait que son moi n'a plus l'unité qu'il lui attribue toujours ; on penserait qu'il y a en lui encore autre chose qui peut s'opposer à son moi. En soi il peut ainsi obscurément pressentir comme une antithèse entre le moi et une vie psychique au sens plus large. A-t-il accepté la règle fondamentale de l'analyse : tout dire, alors le malade deviendra aisément accessible à l'idée que des rapports et un échange de pensées sous des conditions aussi peu communes puissent aussi amener des réactions toutes particulières.

« Je comprends », repartit notre auditeur impartial, « vous admettez que chaque « nerveux » a quelque chose qui l'opprime, un secret. En l'engageant à le dire, vous le déchargez de ce poids et lui faites du bien. C'est là le principe de la confession, dont l'Église catholique s'est servi de tout temps pour s'assurer la maîtrise des âmes. »

Si on lit bien ce texte, il s'agit pour Freud de reconnaître qu'il y a un pouvoir de la parole, qu'on appelait jusque-là pouvoir magique. Il s'agit aussi de répondre à toutes les objections qui peuvent survenir, y compris on le voit l'analogie avec la confession. Il va alors s'agir pour Freud après avoir reconnu le phénomène de comprendre scientifiquement, de procéder à une tentative d'approche scientifique de cette force de la parole et des mots qu'on attribuait jusque-là à la magie. Et c'est ainsi qu'il en vient à exposer sa théorie, il aborde la question de l'enfance, développe l'idée commune du « plus fort que moi »

Si on y regarde bien, la démarche scientifique n'a jamais rien tenté d'autre que, par exemple, extraire les divinités de la course des étoiles, les origines des espèces de la Genèse, et pour les psychiatres de la fin du XIXe siècle et Freud de sortir l'hystérie féminine de la possession, des diableries et de l'accusation de sorcellerie etc. ...

Donc quand je lis ce texte, je comprends que Freud se propose et cela sera la recherche de toute sa vie de comprendre avec les moyens de la science comment s'exerce sur nous les pouvoirs des mots et de la parole. Pour moi, le premier texte annonce le renoncement à l'hypnose comme moyen thérapeutique et le début d'une recherche qui conduira à la psychanalyse et le deuxième

pose la fonction de la parole dans la psychanalyse et construit le champ de la psychanalyse comme distinct de la médecine anatomopathologique ou anatomoclinique.

« FREUD et la parole » revu et corrigé par ONFRAY

Michel Onfray dans *Le Crépuscule d'une idole* extrait quelques bribes de ce texte fondamental (en gras dans le texte original ci-dessus – traduit de l'allemand) et le commente à contresens.

Nous allons voir comment ce petit texte est repris et commenté par Michel Onfray dans le *Crépuscule d'une idole* et tronqué de manière à pouvoir s'adonner au persiflage sur les recherches freudiennes.

On sait que la plus grande partie du livre insiste sur la question de la sexualité dans la théorie psychanalytique, (chacun doit le savoir aujourd'hui Freud étant lui-même incestueux a voulu étendre à toute la terre sa propre perversion) mais on finit tout de même par trouver à la page 406 quelque chose autour de l'importance de la parole dans la psychanalyse. Et c'est justement à propos du petit texte que je viens de commenter pour vous.

Donc voici ce qu'Onfray extrait du texte : je lis le passage. P406



Le crépuscule d'une idole page 406 Michel Onfray

« Freud explique ce qu'est une analyse : rien d'autre qu'un échange de paroles entre le patient et l'analyste. La psychanalyse défend le pouvoir des mots, leur puissance, leur capacité à détruire ou à construire, leur force thérapeutique aussi. Pour ce faire il insiste sur le pouvoir enchanteur du verbe et revendique l'enchantement. « Ne méprisons d'ailleurs pas le mot » et plus loin : « Mais après tout le mot à l'origine était un enchantement, une action magique, et il a conservé encore beaucoup de son ancienne force » . Voilà pourquoi l'échange verbal sur le divan est assimilable à une action magique : le psychanalyste connaît le pouvoir enchanteur de sa parole, il se sait l'acteur principal de cet enchantement, un mécanisme qui n'est donc pas récusé ni refusé par le fondateur de la psychanalyse. On conviendra que l'enchantement ne fait habituellement pas partie de l'arsenal du scientifique. »

7

On voit bien que la citation est inexacte et qu'elle ne restitue pas le sens de ce qui est dit dans le texte. La question de la science qui préoccupe Freud est totalement éliminée, et l'idée qu'il ne s'agit que d'une partie seulement de la croyance en l'ancienne force magique du mot.

Bref Onfray fait une paraphrase erronée.

Et Onfray de conclure péremptoirement : « Voilà pourquoi l'échange verbal sur le divan est assimilable à une action magique : le psychanalyste connaît le pouvoir enchanteur de sa parole. »

Je développe tout cela parce qu'il s'agit des lieux communs par lesquels on tente une destruction de la psychanalyse, vous comprenez que comme c'est mon métier cela m'agace un peu, mais pas seulement, c'est aussi une conception du sujet parlant que je défends.

Et Onfray insiste, *« il se sait l'acteur principal de cet enchantement, un mécanisme qui n'est donc pas récusé ni refusé par le fondateur de la psychanalyse. On conviendra que l'enchantement ne fait habituellement pas partie de l'arsenal du scientifique. »*

Voilà tout est dit. Freud est un charlatan...

Il n'est pas un scientifique, et donc il est un charlatan... Il se livre à des enchantements sur ses patients...

Tout le vingtième siècle s'est fait avoir par un charlatan. Nul n'avait repéré le charlatan et la charlatanerie avant lui Onfray. Enfin pas tout à fait, car Onfray se met en réalité à la remorque des contestataires comportementalistes américains qui ont été à l'origine de la création du DSM IV cette nouvelle classification des maladies mentales apparue en 1980 et qui a bouleversé toute la nomination des maladies psychiques. Vous savez maintenant on a des TOCS, des dys et on est bipolaires ou hyperactifs, on a des troubles de la concentration, plus de névrose de conversion (autre nom de la névrose hystérique) mais des troubles somatoformes.

Je vous en parle ici parce que la critique d'Onfray vient d'un courant de pensée qui refuse totalement la place de la parole des patients dans les processus de diagnostic et de traitement psychiques. Et que c'est, je crois cela le cœur du problème, cette petite histoire a des conséquences et rejoint la question que je posais tout à l'heure et me permet d'aller un peu plus loin.

La crise de la psychanalyse correspond-elle à une crise des pouvoirs de notre propre parole sur nous-mêmes ?

Pour Onfray et le courant de pensée auquel il appartient, en ce qui concerne la psychanalyse tout au moins, il s'agit de mettre hors champ de la recherche, hors champs de la science, une analyse des effets de la parole des malades eux-mêmes dans les diagnostics et traitements psychiques.

Ce qui est tout à fait opposé aux intentions affirmées de Freud.

Pour appuyer mon argumentation, voici comment Freud conclut le premier texte sur le traitement psychique par l'hypnose où il est question des pouvoirs de la parole des patients.

« On peut s'attendre à ce que, procédant avec méthode, le traitement psychique moderne, qui est bien une toute récente résurgence d'anciennes méthodes thérapeutiques, mette entre les mains des médecins des armes plus puissantes pour combattre la maladie. Une étude plus approfondie des processus de la vie psychique, dont les prémices reposent précisément sur les observations à partir de l'hypnose, nous en fournira la voie et les moyens. »

Pour Freud la magie de la parole est une apparence, l'effet de la parole est un sujet d'étude, la technique hypnotique est un prétexte, mais le but est de comprendre les processus de la vie psychique.

On sait que Freud abandonnera ensuite la suggestion hypnotique, c'est-à-dire le pouvoir de suggestion de la parole du médecin pour la méthode psychanalytique qui est centrée, (si on veut le dire en termes de pouvoir de la parole), centrée sur un pouvoir de la parole du patient sur lui-même.

C'est ce dispositif de la psychanalyse que Freud mettra en place au début du XXe siècle.

Ce que Freud nous dit : c'est que la tentative de comprendre scientifiquement la dimension apparemment magique de la parole, c'est finalement le but qu'il se donne. Rien de moins.

Ainsi dans un premier temps, on reconnaît un pouvoir de la parole, et ensuite on s'interroge sur le pourquoi et le comment de ce pouvoir. Et on interroge ce pourquoi et ce comment avec une méthode adaptée à l'objet de recherche, objet de recherche qui n'est accessible que si on donne la parole au sujet concerné, l'analysant.

C'est-à-dire qu'on tente de faire entrer dans le giron de la science, tout un pan de cette efficacité de la parole qui était répertoriée sous la rubrique enchantement ou magie, voire diablerie.

Pour le sujet qui nous occupe aujourd'hui, on peut dire que Freud, en abandonnant l'hypnose et la suggestion, déplace le pouvoir de la parole du médecin vers les patients, vers les sujets souffrants.

Y a-t-il une explication scientifique à l'efficacité des paroles sur notre corps et ou sur notre psychisme ?

C'est cela le défi lancé par la psychanalyse à la science.

Et l'hypothèse que propose l'approche freudienne, qui n'a pas encore épuisé tout de sa découverte, c'est qu'une part de la souffrance peut être comprise, non pas en observant le comportement du malade, non pas en mesurant des constantes, non pas en auscultant, radiographiant, scannant son corps ou l'examinant à l'aide d'IRM fonctionnelle ou non, non pas en le pesant, le mesurant...

La souffrance peut être comprise rationnellement, c'est-à-dire que quelque chose de totalement irrationnel pour la médecine, pourrait être compris rationnellement par l'écoute psychanalytique de la parole des patients.

Freud aimait bien utiliser des paraboles pour expliquer des phénomènes complexes.

Lecture Page 17. Études sur l'hystérie.

« Les hystériques souffrent de réminiscences. Leurs symptômes sont les résidus et les symboles de certaines évènements traumatiques. Symboles commémoratifs à vrai dire. Une comparaison nous fera entendre ce qu'il faut entendre par là. Les monuments dont nous ornons nos grandes villes sont des symboles commémoratifs du même genre. Ainsi à Londres vous trouverez, non loin du London Bridge, une colonne moderne très haute qu'on appelle The Monument. Elle doit rappeler le souvenir du grand incendie qui en 1666... détruisit une grande partie de la ville. Ces monuments sont des « symboles commémoratifs » comme les symptômes hystériques. La comparaison est donc soutenable jusque-là. Que diriez-vous de quelqu'un qui pleurerait devant

le monument la destruction de la ville de ses pères, alors que cette ville est depuis longtemps sortie de ses cendres et brille aujourd'hui d'un éclat encore plus vif que jadis... »

On voit poindre là la dimension historique dans laquelle nous sommes situés tous tant que nous sommes, puisque nous sommes dotés d'une mémoire tant évènementielle ou factuelle qu'affective et d'une parole pour faire partager ces souvenirs.

On voit poindre ici l'idée que l'évocation par la parole du traumatisme passé peut aider à, non pas oublier mais à classer affectivement certaines histoires.

Pour le sujet qui nous occupe aujourd'hui, Freud en abandonnant l'hypnose et en créant le dispositif de la psychanalyse, déplace le pouvoir de la parole du médecin vers la parole des patients, vers la parole des sujets souffrants. On renonce au pouvoir de suggestion du médecin lié à l'hypnose, et on se dirige vers une écoute de la parole des patients dans des conditions dont je parlerai un peu plus la semaine prochaine...

C'est peut-être dans ce même mouvement que s'est ouverte la voie pour une prise de parole de ceux qui ne l'avaient pas jusque-là, les femmes d'abord et ensuite dans la deuxième moitié du XXe ce sera la parole des enfants qu'on tentera d'entendre, et aussi celle de ce qu'on appelle les minorités.

La réminiscence du traumatisme peut parfois devenir souvenir reconnu par tous.

Comme le dit si bien Freud, les psychanalystes ne sont pas les seuls à penser que la parole a un pouvoir ou des pouvoirs. Ils ne font que reprendre à leur compte une idée vieille comme le monde.

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

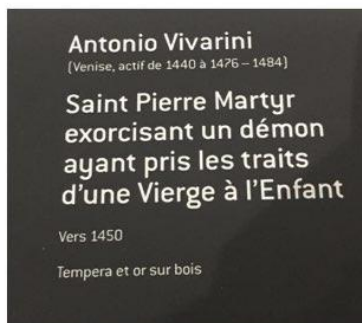
ABRACADABRA
BRACADABR
RACADAB
ACADA
CAD
A

La croyance dans le mot magique qui va agir sur la réalité pour la transformer selon nos souhaits ne concerne pas que les enfants.
N'a pas toujours concerné que les enfants.

Tout cela évoque immédiatement la sorcellerie. Tout cela est passé aujourd'hui dans la fiction. On oublie facilement que les procès en sorcellerie ont été l'occasion du massacre de quelques 60 000 femmes aux XVe et XVIe siècle en Europe. J'ai lu récemment un très beau livre de Mona Chollet intitulé *Sorcières, La puissance invaincue des femmes*.

J'ai vu dans une exposition à Paris cette peinture sur bois, que j'ai photographiée pour vous. Vous voyez en 1450 on ne pouvait se fier à aucune femme, même la vierge Marie, même si elle portait son enfant dans ses bras, pouvait être possédée du démon.

(Jacopo Pasquali fait remarquer que, contrairement à mon interprétation, ce n'est pas la vierge qui est possédée du démon, mais que c'est le démon qui prend les traits de la vierge ; on peut admettre que quelle que soit l'interprétation, le résultat est proche, il est impossible de faire totalement confiance à une femme même si elle est la vierge Marie elle-même.)



vers 1450

11

Au siècle suivant, on a un peu modifié la donne et on est passé des procès en sorcellerie aux histoires de possession. Pour mémoire, *Le discours de la méthode* de Descartes date de 1637.

Les psychiatres qui étaient autour de Charcot à la Salpêtrière étudiaient les cas de possession qui avaient autrefois défrayé les chroniques de l'Église et s'ingéniaient à démontrer qu'il ne s'agissait pas du tout de possession par le diable.

Dans les procès en sorcellerie, c'est le diable qui parlait par la bouche des femmes. La parole des sorcières était parole du diable. C'est de là qu'elles tenaient leur pouvoir démoniaque.

Je ne vais pas développer car j'avais parlé longuement en 2016, l'année où nous avons parlé de l'étranger et de l'étrangeté.

Je veux seulement dire que la psychiatrie de la fin du XIX^{ème} et plus encore la psychanalyse ont ramené dans le champ de la médecine les grandes crises de possession qu'on voit décrites dans le livre de Michel de Certeau *La possession de Loudun*.

Voir ici

http://upavignon.org/wp-content/uploads/sites/24/2016/12/pdf_etrananger_a_soi-meme__2_J_oe lle_MOLINA_2_UPA_2016.pdf

Vous voyez où nous emmène la question des pouvoirs de la parole. La parole qui sort de notre bouche est-elle vraiment la nôtre ? Peut-elle être celle d'un autre ou celle d'un être surnaturel ? Si c'est bien la nôtre et si nous ne la reconnaissons pas vraiment comme telle si nous sommes surpris par elle, d'où vient-elle, de quelle zone de nous-mêmes surgit-elle ?

Nous allons nous arrêter là avec les débuts de la psychanalyse, ses racines dans l'hypnose et les diableries.

En explorant notre sujet, je suis tombée sur les controverses médiévales sur le pouvoir des incantations. Il s'agissait pour les penseurs du Moyen âge de distinguer entre la Virtus Verborum (la vertu ou le pouvoir des mots) et les incantations démoniaques. La question était la suivante : est-il possible d'agir par des incantations en dehors de l'influence du démon ? A suivre ...

Nous n'allons pas faire le détour par le Moyen âge et la pensée scolastique, je n'en ai pas les compétences. Mais nous allons maintenant dialoguer avec Madira Sardancourt.

DIALOGUE AVEC MADIRA SARDANCOURT

Nous allons partir ensemble en Inde plus exactement dans l'Inde classique. Tu m'as demandé de le préciser.

Pour nous interroger sur ce que peuvent être les pouvoirs de la parole dans la culture indienne classique. Une autre histoire, d'autres repères.

J'ai demandé à Madira Sardancourt, que chacun connaît, d'être avec nous.

Nous allons ainsi nous aérer l'esprit, regarder les choses d'un autre point de vue.

Je vous la présente pour ceux qui ne l'auraient pas déjà écoutée. Elle est déjà venue à deux reprises à l'UPA. L'année dernière, elle nous a fait une très belle présentation du Mahabharata.

Elle est indianiste, sanskritiste, chorégraphe et danseuse, professeur de yoga et de méditation, elle a vécu longtemps en Inde et y a étudié.

Je vais d'abord vous dire pourquoi j'ai demandé à Madira Sardancourt d'intervenir ici.

J'ai demandé à Madira d'intervenir à partir de trois éléments, un concerne le moment où elle nous a parlé du Mahabharata et du pouvoir que la parole de certains personnages avaient sur le déroulement de l'action.

Le deuxième parce qu'elle m'a dit que la parole et ses pouvoirs étaient très importants et une sorte d'évidence dans le sanskrit.

Et aussi parce que Jacques Lacan cite dans son texte du discours de Rome : Fonction de la parole et du langage dans la psychanalyse, deux histoires indiennes tirées des Upanishads et ayant pour sujet la parole.

Nous allons parler des deux premières aujourd'hui et de la dernière la semaine prochaine.

Peux-tu nous raconter à nouveau l'histoire des quatre frères et de la parole de leur mère dans le Mahabharata ?

Roland Barthes écrit dans Mythologies page 194, à propos du Mahabharata, « C'est l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique. »

Deux histoires peuvent illustrer le pouvoir particulier de la parole dans le récit du Mahabharata ; La première que j'ai racontée déjà à l'UPA :

L'un des cinq frères Pandava rentre à la maison vainqueur d'une joute. Sa mère ; Kunti, lui dit : « Partage ton gain avec tes frères ». Il répond « mais mon gain est une femme., Draupadi. » « Partage le avec tes frères, ainsi est-il dit. » répond la mère.

Ainsi est-il dit : « ITI HASA »

Un autre épisode montre Draupadi humiliée et tirée par les cheveux dans la partie de dés, dont j'ai aussi déjà parlé. Elle dit : « Un jour je baignerai mes cheveux dans ton sang. Ainsi est-il dit. »

Et ceci adviendra dans le récit de nombreuses années plus tard.

Dans la première histoire, la parole de la mère a un effet immédiat, et dans la deuxième, l'effet de la parole survient vingt ou quinze ans plus tard .

Ainsi, une parole dite par un personnage (pourvu qu'il ait l'importance de Kunti ou de Draupadi, influe sur le cours du récit.

sanskrit ou sanscrit (संस्कृतम् (*saṃskṛtam*))

Que Śiva bénisse les amateurs de la langue des dieux.

Transcription	śivō rakṣatu gīrvāṇabhāṣārasāsvādatatparān
Bengālī	শিবো রক্ষতু গীর্বাণভাষারসাস্বাদততপরাং
Devanāgarī	शिवो रक्षतु गीर्वाणभाषारसास्वादतत्परान्
Gujarātī	શિવો રક્ષતુ ગીર્વાણભાષારસાસ્વાદતત્પરાન્
Gurmukhī	ਸਿਵੈ ਰਕ੍ਸ਼ਤੁ ਗੀਰ੍ਵਾਣਭਾਸ਼ਾਰਸਾਸ੍ਵਾਦਤਤਪਰਾਨ੍
Oriyā	ଶିବଃ । ରକ୍ଷତୁ ଗୀର୍ବାଣଭାଷାରସାସ୍ବାଦତତ୍ପରାନ୍
Tamil	ஷிவோ ரக்ஷது கீர்வாணபாஷாரஸாஸ்வாததத்பராந்
Tēlugu	శివ రక్షతు గీర్వాణభాషారసాస్వాదతతపరాన్
Kannada	ಶಿವೋ ರಕ್ಷತು ಗೀರ್ವಾಣಭಾಷಾರಸಾಸ್ವಾದತತ್ಪರಾನ್
Malayālam	ശിവഃ രക്ഷതു ഗീർവാണഭാഷാരസാസ്വാദതതപരാൻ

13

Peux-tu nous parler du sanskrit à partir de cette image ?

C'est un tableau de quelques langues vernaculaires de l'Inde.

L'Hindi seul a gardé le Devanagari alphabet du sanscrit, Devanagari signifiant la demeure des dieux. D'autres langues en sont dérivées, par exemple sur ce tableau le Bengali, le Gujarati. Au moment de l'indépendance de l'Inde en 1947, la constitution indienne reconnaissait 14 langues officielles. Depuis 2004, elle en reconnaît 22. En fait, il existe 121 langues et environ 19000 dialectes avec leur écriture propre.

Quelle est la conception de la parole en Sanskrit ?

La parole dans l'Inde classique a pour véhicule le Sanskrit.

Dans les textes, on désigne de plusieurs manières le sanskrit et une des manières de le désigner est « celui dont la flèche est la parole »

Dans les histoires qui précèdent, celles de Kunti et de Draupadi, c'est comme si les personnages avaient lancé une flèche et que cette flèche allait atteindre un jour ou l'autre sa cible.

Le sanskrit est une parole aux sources des trois rythmes du monde : création, expression, résorption. Le temps est cyclique dans la pensée indienne.

Les noms et les formes ne sont pas séparés, le nom engendre la forme et réciproquement. Il y a une alliance entre les noms et les formes. On dit NAMA et RUPA.

L'espace (AKASA) tissé par le souffle et la lumière est l'essence de la parole. (VAC)

Le sanskrit comme parole est un instrument nuancé et créatif pour dire le monde.

La grammaire du sanskrit est conçue comme une pratique ascétique (TAPAS ou de la racine TAP qui veut dire chauffer)

Tu remarqueras que l'ascèse en Inde est une ardeur.

La grammaire est d'une grande complexité, la pratique juste de cette grammaire dans la langue est une pratique ascétique comme un yoga ou comme la pratique de la méditation qui est un entraînement de l'esprit.

Exemple : l'attention focalisée se porte sur le mot isolé d'une phrase ou même sur sa racine. Tandis que l'attention ouverte englobe la phrase toute entière.

Le but de ce cheminement est la connaissance, elle opère par dévoilement.

La notion de MAYA est importante dans la pensée indienne. Elle illustre l'idée que l'illusion ou MAYA est comme des voiles qui obscurcissent notre esprit. Une pratique ascétique de la parole permet d'atteindre la clarté mentale et d'aller d'une vérité relative à une vérité absolue et nous faire voir au-delà des illusions (MAYA).

C'est une pratique.

La parole qui est présente à l'état latent dans la conscience est à la source des paroles émises et entendues.

Le mot « conscience » français ne correspond pas vraiment et même pas du tout au mot sanskrit Buddhi qui se rapprocherait plus d'intelligence, (mais pas de l'intellect).

La racine Buddh correspond à « éveillé, être éveillé, être en éveil » ce serait une intelligence aiguisée par cette pratique de la parole justement.

Le mot « attention » ou « présence à soi, au monde » serait plus proche. La traduction par méditation de pleine conscience n'est pas juste, c'est plutôt une méditation qui favoriserait la présence à soi et au monde.

En sanskrit, au commencement est le silence.

Le silence fonde toute parole, l'indicible fonde toute parole.

En musique, le son NADA est là pour mettre en évidence le silence sous-jacent à toute expression sonore.

La parole est ce par quoi le sens éclate, « tel un bourgeon ».

Passant de l'indicible (non émis) à l'audible.

Comment dit-on le mot parole en sanskrit ? et que peux-tu nous en dire ?

Parole en **sanskrit**

Vāc वाच्

signifie à la fois **Voix et Parole**

c'est une divinité **védique** qui représente la « vibration éternelle » associée à Prajapati dans la création

14

Le mot parole se dit VAC ou VAK qui signifie à la fois voix et parole.

Le texte VAKYAPADIYA est un hymne à la parole qui dit : « *L'absolu (Brahman) est conçu comme parole.* » autrement dit : « *L'univers est une parole dont le sens est l'Absolu* ».

Dans le RGVEDA qui est le plus ancien des Vedas : le Védas des Hymnes.

Dans le RGVEDA, la parole se divise en quatre quarts, trois cachés et immobiles. Les humains ne parlent que le quatrième quart de la parole.

La parole n'est pas seulement le rythme d'une création, elle est elle-même créatrice. On n'entend pas par parole seulement la capacité de parler, la parole dont il est question ici (VAC) se travaille dans le corps, elle a aussi un rapport aux autres et au monde. C'est donc une parole qui ne reste pas seulement une expression personnelle.

Les textes anciens semblent personnifier la parole.

« Telle en grandeur, je suis devenue, dit la parole. »

Cette Grandeur se gagne, elle n'est pas donnée, elle suppose un certain niveau de parole, le contexte sacré exigeant un certain niveau de connaissance.

Mais il peut être nécessaire de retenir sa parole, comme ne l'ont pas fait KUNTI et DRAUPADI. La parole retrouve ainsi sa vigueur dans le silence.

Les deux transmissions Shruti et Smriti

Deux modalités de la transmission orale

- Pour les Védas : **Shruti** (श्रुति (Śruti)) signifie en sanskrit “audition”, “oreille”, “connaissance révélée”
- Pour les Upanishads : **Smriti** (स्मृति (smṛti)) signifie “mémoire” “souvenir”

15

- SHRUTI évoque la transmission qui a été entendue et révélée par l’oreille et l’écoute. Ainsi transmis de façon purement verbale grâce à une préservation mnémonique, ils nous sont parvenus dans un surprenant état de conservation.

Les quatre Vedas ont été transmis ainsi.

Le Veda est la base de toute la connaissance de l’Inde classique.

Pour l’Inde classique, un mot n’est pas distinct de la pensée qu’il transpose en structure sonore.

- SMRITI signifie mémoire souvenir. Ce sont des textes non védiques. Le Mahabharata comme le Ramayana, ce sont des mythes et épopées qui font partie des textes transmis par Smriti, c’est à dire par simple mémorisation.

Les cinq qualités de la parole, correspondent aux cinq éléments :

-la terre comme le sable suggère la capacité de la parole à inventer et à se réinventer sans cesse.

-l’eau correspond à la qualité de fluidité de la parole et du chant

-Le feu, au cœur du rituel védique, est la capacité de transformation de la parole

-l’air correspond au souffle de la parole émise

- l’espace (AKASA) correspond au mouvement de la parole dans l’espace.

Les mots ont trois sortes de sens :

Les vocables sont des mots en puissance, des germes, comme des racines.

Ils ont trois pouvoirs :

-porter des sens littéraux

-porter des sens dérivés figurés ou métaphoriques (le sens figuré naît d’une incompatibilité entre le sens et le contexte)

-porter des sens suggérés

La poésie elle-même est soumise à ces trois pouvoirs du langage.

Le sens est aussi appelé PHA qui veut dire fruit.

Il existe deux sortes de langage,

Le premier qu'on appelle des SPHOTA qui sont invariables et même inaltérables comme RAM, KLIM, RIM, ce ne sont pas des racines, mais ce sont des valeurs sonores. Qui sont comme des mantras réduits à leur plus simple expression, comme des mantras réduits à leur valeur sonore. Il existe donc des formes préexistantes aux mots.

Le deuxième est fait de mots usuels soumis aux règles de la phonétique et de la grammaire qu'on appelle les DHVANI.

Le poème a un corps qui est fait de sons et de sens. La poésie comme nous l'avons vu plus haut est soumise aux lois des trois pouvoirs du langage. La matière travaillée par le poète est faite du vocable qu'on appelle SHABDA, le sens ou ARTHA et PADA qui désigne le vocable à un sens.

Le contenu du mot est l'intention de celui qui parle, modalités de son « je ».

Ainsi le poète possédant à fond la science de la parole opère en lui-même cette fameuse union (un YOGA).

« *La poésie est une parole dont la saveur RASA est l'essence même.* »

Mantra de tous les commencements Ganesh Mantra

om gan ganapathaye namo namaha

ॐ गंगणपतये नमो नमः



Sculpture de Ganesh, à [Bhubaneswar](#).



Statue de Ganesh dans le [temple de Prambanan](#),
Java, Indonésie

17

Le Mantra est une brève formule ou prière ou invocation que l'on répète ou médite. Certains Mantras sont issus des Vedas.

Ce sont aussi des formules sacrées. Mantra signifie aussi ce qui protège l'esprit et favorise la méditation.

Le Mantra à Ganesh est chanté avant toute chose. C'est le Mantra de tous les commencements puisque Ganesh est supposé effacer les obstacles.

La racine sanscrite GA, se rapproche du Go anglais, to GO aller.

Ganesh a une tête d'éléphant et comme les éléphants il se déplace en faisant tomber les obstacles. Il est lié aussi à l'intelligence, c'est le seigneur des cohortes, c'est un des dieux les plus populaires de l'Inde, on l'évoque pour tous les commencements sauf les rites funéraires.

Quel est le sens de ce mantra ?

La traduction est la suivante, le sens est très simple :
Ganesh, je te rends hommage et je te salue.

On peut le chanter lentement ou rapidement.
Ganesh est aussi le scribe sensible du Mahabharata.

Merci Madira pour cette approche d'une manière de penser la parole, cette parole comme pratique vers la connaissance.

C'est peut-être ce qui a intéressé Lacan dans un texte dont nous parlerons la semaine prochaine : Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse. Texte qu'il conclut par un extrait d'un Upanishad.

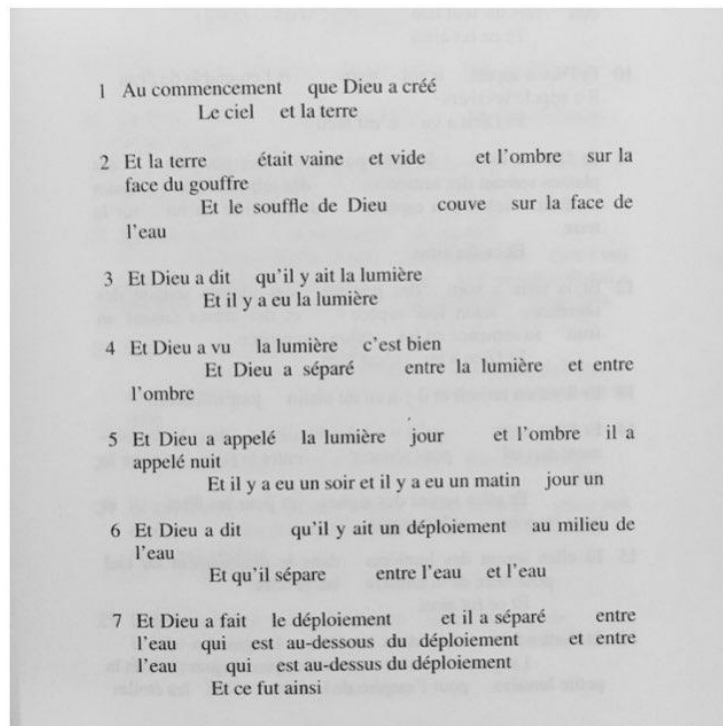
Au commencement était le Verbe

Nous allons revenir à un système de mythologies qui nous est plus familier.

Dans le monde judéo-chrétien, c'est d'abord et aux origines, au commencement que la parole de Dieu qui a un pouvoir, c'est elle qui crée le monde.

Je vous en lis un passage dans la traduction de Henri Meschonnic

Bereshit. Au commencement. traduction Henri Meschonnic



Voici une autre traduction (bible de Segond):

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux.

Dieu dit : « que la lumière soit » et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin ; premier jour.

Dieu dit « qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux » et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le

*firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament et Dieu appela le firmament
« ciel »*

Malgré la différence de traduction, l'une qui ajoute la syntaxe propre au français et l'autre qui est plus proche du rythme de la langue hébraïque, on constate plusieurs manières de création du monde.

Une création qui se dit création sans qu'on sache comment cette création s'est faite.

Mais on voit bien que dans le texte traduit par Meschonnic, Dieu commence par créer, on ne sait pas bien comment, le commencement, et ce commencement qu'il crée c'est le ciel et la terre. Le ciel et la terre sont le commencement.

Ensuite, dans la traduction de Meschonnic, on a le souffle de Dieu qui est à la surface de l'eau, l'eau dont nul dit que Dieu l'a créée.

Ce n'est qu'une fois que l'esprit ou le souffle plane que Dieu dit *Qu'il y ait la lumière ou que la lumière soit.*

Le fait de dire qu'il doit y avoir la lumière, crée la lumière. Une sorte de parole performative, une parole acte.

Ce n'est qu'ensuite que la lumière et l'ombre reçoivent un nom différent. « nuit » pour l'ombre et « jour » pour la lumière.

La parole de Dieu a deux pouvoirs, celui de créer et celui de nommer.

Dieu doit approuver la création, la trouver bonne pour la nommer.

Mais pour fabriquer l'homme, il ne le fabrique pas avec des mots, dans la première genèse, il dit simplement *faisons l'homme à notre image* puis le crée, dans la deuxième genèse, il le fabrique avec la poussière de la terre puis souffle dans ses narines un souffle de vie.

La création de la femme à partir de l'homme ne se fait pas non plus seulement avec des mots, Dieu met la main à la pâte.

« Et Adonai Dieu a construit le côté qu'il a pris de l'homme en femme

Et il l'a fait venir vers l'homme (p 33 de la traduction de Meschonnic).

Dieu alterne créer ex nihilo, créer avec la parole, nommer ce qu'il a créé, fabriquer à partir du matériel qu'il a créé auparavant, et donner avec son souffle ou son esprit selon les traductions le souffle de la vie.

Cette idée d'une création par la seule parole vient des évangiles, de la lecture que Jean fait de la genèse.

Voici trois traductions de l'évangile de Jean :

JEAN :

Traduction de Segond

*Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu. La Parole était Dieu.
Elle était au commencement avec Dieu et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.
En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du fils unique venu du Père.
La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ*

Segond revu

Au commencement, la Parole existait déjà. La Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle il y avait la vie, et cette vie était la lumière des êtres humains. La lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas accueillie.

Et la parole s'est faite homme, elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du fils unique venu du Père.

Bible de Jerusalem

*Au commencement Le Verbe était
Et le Verbe était avec Dieu
Et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement avec Dieu
Tout fut par lui
Et sans lui rien ne fut.
De tout être il était la vie
Et la vie était la lumière des hommes
Et la lumière luit dans les ténèbres
Et les ténèbres n'ont pas pu l'atteindre.*

*Et le Verbe s'est fait chair
et il a demeuré parmi nous
et nous avons vu sa gloire
Gloire qu'il tient de son père comme fils unique.*

L'évangéliste Jean nous livre sa lecture de Bereshit, le commencement, la genèse.

L'évangile de Jean vient greffer sur la Genèse la venue du Christ en tant qu'incarnation de la parole ou du verbe.

La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ

Deux sortes de paroles encore, la parole de la loi et la parole de la grâce. Un double état de la parole.

La parole qui aurait le pouvoir de légiférer et la parole qui aurait le pouvoir de s'incarner.

Que la parole s'incarne, littéralement s'inscrive dans la chair, cette idée rejoint ce dont nous parlions tout à l'heure.

La parole ne reste pas étrangère à nos corps, il ne nous faut pas seulement un corps pour parler, cela c'est une évidence, mais le fait de parler implique le corps et ses représentations, ses sensations etc ... Freud dirait les affects...

Nous retrouvons cette idée chez Mallarmé et aussi chez Lacan. Il n'y a pas qu'un seul état de la parole.

Mallarmé distingue la parole poétique de l'universel reportage et Lacan invite à repérer dans la cure psychanalytique la parole vide et la parole pleine.

Bon laissons la psychanalyse pour le moment.

Dialogue avec Jean Robert Alcaras

J'ai demandé à Jean Robert d'intervenir ici en tant que grand lecteur de la philosophe Hannah Arendt. Ce qui m'a intéressée c'est qu'on parle d'elle comme d'une philosophe du commencement. Et que pour elle aussi, au commencement est l'acte et la parole et qu'ils semblent liés et avoir besoin l'un de l'autre. Cela va peut-être nous permettre de passer de l'intimité du divan au domaine du politique.

Je vais lui demander de commenter pour nous le texte que je vais lire et qui est extrait du livre de Hannah Arendt *La condition de l'homme moderne* qui traduit le titre en anglais *The Human Condition*, littéralement *La condition humaine, ou La condition de l'homme*.

« C'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain, et cette insertion est comme une seconde naissance dans laquelle nous confirmons et assumons le fait brut de notre apparition physique originelle. »

Et plus loin

« Si l'action en tant que commencement correspond au fait de la naissance, si elle est l'actualisation de la condition humaine de natalité, la parole correspond au fait de l'individualité, elle est l'actualisation de la condition humaine de pluralité, qui est de vivre en être distinct et unique parmi des égaux.

Si l'action et la parole sont si étroitement apparentée, c'est que l'acte primordial et spécifiquement humain doit en même temps contenir la réponse à la question posée à tout nouveau venu : « Qui es-tu ? » Cette révélation de qui est quelqu'un est implicite aussi bien dans ses actes que dans ses paroles ; il est clair, cependant, que l'affinité entre la parole et la révélation est beaucoup plus intime qu'entre l'action et la révélation, de même que l'affinité entre action et commencement est plus étroite qu'entre parole et commencement, encore que bien des actes, sinon la plupart, sont accomplis en manière de langage. En tout cas, sans l'accompagnement du langage, l'action ne perdrait pas seulement son caractère révélateur, elle perdrait aussi son sujet, pour ainsi dire ; il n'y

aurait pas d'hommes mais des robots exécutant des actes qui, humainement parlant, resteraient incompréhensibles.

Sans parole, pas d'hommes mais des robots.

L'action muette ne serait plus action parce qu'il n'y aurait plus d'acteur, et l'acteur, le faiseur d'actes, n'est possible que s'il est en même temps diseur de paroles. L'action qu'il commence est révélée humainement par le verbe, et bien que l'on puisse percevoir son acte dans son apparence physique brute sans accompagnement verbal, l'acte ne prend un sens que par la parole dans laquelle l'agent s'identifie comme acteur, annonçant ce qu'il fait, ce qu'il a fait, ce qu'il veut faire.

Il n'y a pas d'activité humaine qui ait autant que l'action besoin de la parole.

Dans toutes les autres activités, le langage joue un rôle secondaire, comme moyen de communication ou simple accompagnement de quelque chose qui pourrait aussi bien se faire en silence. Il est vrai que la parole est extrêmement utile comme moyen de communication et d'information, mais comme tel on pourrait la remplacer par un langage de signes, qui pourrait s'avérer encore plus utile et plus pratique pour véhiculer certaines indications, comme en mathématiques et autres disciplines scientifiques ou dans certaines formes de travail en équipe. Il est vrai aussi que la faculté d'agir de concert est extrêmement utile quand il s'agit de se défendre ou de poursuivre ses intérêts ; mais s'il n'y avait rien de plus en jeu que d'employer l'action comme moyen en vue d'une fin, il est clair que l'on atteindrait beaucoup plus facilement cette fin par la violence muette, à tel point que l'action paraît un substitut incommode du langage par signes.

En agissant et en parlant les hommes font voir qui ils sont, révèlent activement leurs identités personnelles uniques et font ainsi leur apparition dans le monde humain, alors que leurs identités physiques apparaissent, sans la moindre activité, dans l'unicité de la forme du corps et du son de la voix. Cette révélation du « qui » par opposition au « ce que » — les qualités, les dons, les talents, les défauts de quelqu'un, qu'il peut étaler ou dissimuler — est implicite en tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit. Le « qui » ne peut se dissimuler que dans le silence total et la parfaite passivité, mais il est presque impossible de le révéler volontairement comme si l'on possédait ce « qui » et que l'on puisse en disposer de la même manière que l'on a des qualités et que l'on en dispose. Au contraire, il est probable que le « qui », qui apparaît si nettement, si clairement aux autres, demeure caché à la personne elle-même, comme le daimôn de la religion grecque qui accompagne chaque homme tout au long de sa vie, mais se tient toujours derrière lui en regardant par-dessus son épaule, visible seulement aux gens que l'homme rencontre. Cette qualité de révélation de la parole et de l'action est en évidence lorsque l'on est avec autrui, ni pour ni contre — c'est-à-dire dans l'unité humaine pure et simple. »

Commentaire de Jean-Robert

QUESTIONS

Joëlle : Peux-tu situer ce passage dans le livre La condition humaine de Hannah Arendt ?

Cette citation est **extraite des toutes premières pages qui ouvrent le chapitre 5 de CHM** — celui qui est précisément consacré à l'action dans ce livre.

- C'est dire **l'importance extrême qu'Hannah Arendt accorde à ce lien** inextricable entre parole et action ;
- Cela montre aussi **le lien entre parole et pouvoir** (puisque pour Hannah Arendt, l'essence du pouvoir, c'est la pouvoir d'agir — cf. mon cours sur le pouvoir et l'empowerment).

Mais je voudrais montrer un peu mieux à quel point Hannah Arendt considère **l'extrême importance de la parole sur la condition humaine**.

⇒ Pour le dire clairement : selon Hannah Arendt, il n'y a pas d'humanité ni de réel pouvoir sur le Monde sans la parole...

Pour développer cette idée, **je vais insister sur 2 points**, pour faire vite, avant de vous proposer (si j'ai le temps) une autre citation pour clore ma petite intervention.

Joëlle : Quel est donc le lien entre cette importance accordée à la parole et la philosophie du commencement d'Hannah Arendt ?

D'abord, cette philosophie du commencement est à mettre en lien avec un amour aigu pour les affaires humaines, qu'Arendt qualifiera « d'amour du Monde » :

On l'a dit, Arendt arrive à faire le lien entre parole et action dans le cadre d'une philosophie du commencement, dans l'héritage de la philosophie augustinienne.

Joëlle : Mais pourquoi Hannah Arendt s'intéresse-t-elle à St Augustin ?

- Entre autres, parce que Augustin a développé toute **une réflexion sur le concept d'amour** — et notamment celui du Monde (concept auquel Hannah Arendt va consacrer sa *thèse de Doctorat* en 1928).
- Arendt va ainsi faire du concept « **d'amour du Monde** » un concept central pour **comprendre et définir l'humanisme** :
 - L'humanisme part du principe que **l'humanité** (contrairement à notre hominité = appartenance à l'espèce biologique *homo sapiens sapiens*) **n'est pas une donnée de la nature** :
 - « *On ne naît pas homme, on le devient*¹ »...
 - L'humanité se construit donc par **l'éducation et la culture...**
 - Mais **sans un Monde fait par les hommes et pour les hommes, il n'y a pas de culture ni d'humanité possible.**
 - Ce Monde se présente donc comme le théâtre de l'action humaine (sans lequel elle ne pourrait pas exister)

¹ Érasme, inspiré par **Tertullien** ou encore **Protagoras**... entre autres.

- Autrement dit, le Monde, c'est **l'espace dans lequel les hommes vont pouvoir agir ensemble** (et donc parler, comme on vient de le voir).

On a donc un lien inextricable entre :

- Humanisme
- Amour du Monde
- **Action et parole**

Mais il faut comprendre aussi cet humanisme dans le cadre d'une conception existentialiste de l'humanité (dont j'ai déjà un peu parlé il y a deux ans, lors de mon intervention sur l'aliénation, l'année où le thème de l'UPA était « l'étrange / l'étranger »).

Il faut également mettre en lien cette philosophie du commencement avec un humanisme existentialiste bien particulier

Pour Hannah Arendt, comme pour tous les philosophes existentialistes :

- L'existence humaine ne se définit pas comme celle d'un objet (ce que Sartre appellera l'*en-soi*).
- Mais **elle se définit à partir d'un sujet** (ce que l'on est *pour-soi* et *pour-autrui* pour parler une fois encore comme Sartre).

Hannah Arendt s'expliquera mieux sur ce sujet (et dans d'autres termes que ceux de Sartre) dans son **ouvrage publié post-mortem : *La Vie de l'Esprit***.

Pour Arendt, les hommes ne peuvent pas être des hommes sans un Monde dans lequel ils puissent apparaître et paraître (aux autres hommes).

- Quand on naît, on « *apparaît* » (et c'est un commencement) ;
- Quand on meurt, on « *disparaît* », (et on sort de ce monde).

⇒ Arendt conteste donc le dualisme de l'être et de l'apparaître qui impliquerait que la vraie vie est ailleurs (comme le pensait Platon ou comme le penseront les chrétiens).

Pour elle, **une véritable existence humaine est dans le Monde (et ne peut être que dans ce Monde)**.

⇒ C'est pourquoi nous ne devons pas oublier d'aimer ce Monde...

Arendt affirme ainsi, de façon radicale, qu'« *Être et Paraître coïncident* ».

Mais il ne faut pas croire pour autant que Arendt négligerait l'existence pour-soi au profit de l'existence pour-autrui.

Au contraire, elle **cherche à montrer que l'existence humaine se constitue dans une double dimension :**

⇒ (et dans chacune de ces dimensions, le langage et la parole jouent des rôles essentiels) :

1. **Dimension matérielle (Vie active / Action politique)** : nous avons besoin d'apparaître à autrui (et donc de parler à autrui) pour exister.
⇒ **entretenir un dialogue avec autrui** (qui définit le cœur de l'action politique)

2. **Dimension spirituelle (Vie contemplative / Pensée)** : nous avons besoin de nous apparaître à nous-mêmes pour exister.
⇒ **entretenir un dialogue solitaire avec nous-même** (qui définit la pensée au socratique du terme)

Conclusion principale : La parole est donc en effet au centre de la conception arendtienne de l'humanité.

Merci Jean Robert.

Néanmoins, Hannah Arendt ne semble pas évoquer l'acte de nommer celui qui arrive au monde. Mais d'une certaine manière les notions qu'elle développe sont plus larges.

Cette parole première, cette reconnaissance comme faisant partie d'une lignée est un acte de langage. Reconnaître un enfant pour un père c'était jusqu'à il y a peu finalement lui donner son nom.

Bien que les deux actes soient séparés, on peut reconnaître un enfant, c'est-à-dire se déclarer être son père ou sa mère sans lui donner son nom.

La filiation et la transmission du nom se sont un peu disjoints, un peu.

L'histoire de la nomination intéresse au plus haut point le psychanalyste parce que pour chacun cette nomination contient une histoire singulière faite du désir de ceux qui ont mis l'enfant au monde, ou en tous les cas des adultes qui l'entourant ont accompagné sa venue au monde et l'ont accueilli dans le monde des humains, dans ce que Dolto et d'ailleurs Lacan appellent le bain de langage.

Il y a une petite histoire de nomination que j'aime bien, c'est celle d'Ézéchiël et de son fils Jean. De ce père muet tant qu'il n'accepte pas de donner à son fils le nom choisi par Dieu, tant qu'il ne renonce pas à la tradition de la transmission du nom.

Le nom semble choisi par la mère, par Elisabeth et non par le père.

L'ange du Seigneur lui apparut, debout à droite de l'autel de l'encens.

À sa vue, Zacharie fut bouleversé et la crainte le saisit.

L'ange lui dit : « Sois sans crainte, Zacharie, car ta supplication a été exaucée : ta femme Élisabeth mettra au monde pour toi un fils, et tu lui donneras le nom de Jean.

Tu seras dans la joie et l'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance,

Quand fut accompli le temps où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils.

Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait montré la grandeur de sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.

Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant. Ils voulaient l'appeler Zacharie, du nom de son père.

Mais sa mère prit la parole et déclara : « Non, il s'appellera Jean. »

On lui dit : « Personne dans ta famille ne porte ce nom-là ! »

On demandait par signes au père comment il voulait l'appeler.

Il se fit donner une tablette sur laquelle il écrivit : « Jean est son nom. » Et tout le monde en fut étonné.

À l'instant même, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait et il bénissait Dieu.

Toutes ces histoires de nomination intéressent au plus haut point les psychanalystes, c'est là que se révèlent les secrets de la naissance.

Et la manière dont les analysants font le récit de cette nomination leur permet de comprendre le rapport qu'ils entretiennent avec leur filiation.

C'est Judith Butler qui dit que le prénom donné à l'enfant fille ou garçon est un performatif de genre. Le prénom qui lui est donné l'inscrit dans un genre dès la naissance. Le fait même de donner ce prénom là et pas un autre.

Nous continuerons la prochaine fois, sur l'idée de la parole comme acte à travers l'idée du performatif d'Austin, performatif revisité par Bourdieu et Judith Butler.

Nous parlerons de la déesse Peitho, déesse de la persuasion et son devenir dans le monde du cognitivisme triomphant.

Nous terminerons par un commentaire du texte de Lacan (qui inclut deux extraits des Upanishads que Madira commentera avec nous), le discours de Rome intitulé *Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse*.

Avignon, le 19 novembre 2019

Joëlle Molina avec Madira Sardancourt et Jean Robert Alcaras.